ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MADEMOISELLE ELSE

ARTHUR SCHNITZLER

GF Flammarion

Extrait de la publication

Texte intégral

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MADEMOISELLE ELSE

ARTHUR SCHNITZLER

Une jeune fille de la bourgeoisie viennoise en vacances dans un hôtel de montagne en Italie apprend par un télégramme que son père est sur le point d'être ruiné. La prison ne lui sera épargnée que si sa fille Else obtient la somme de 50 000 florins de la part du riche marchand d'art Dorsday.
Celui-ci y consent mais à condition qu'elle accepte de se laisser contempler nue…

Cette édition permet l'étude du personnage de roman à travers l'analyse du monologue intérieur. Elle propose en outre une première approche de la psychanalyse.

Présentation et dossier
par Christian Keime

3,80 €

Prix France
ISBN : 978-2-0812-3817-6

9 782081 238176

GF Flammarion

Extrait de la publication

11-V P Adaptation Studio Flammarion Graphisme : Les Associés réunis / Illustration : Marion Tigréat / Photo : Philippe Cabaret © Flammarion

Extrait de la publication

Mademoiselle Else

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

ARTHUR SCHNITZLER

Mademoiselle Else

Nouvelle traduction de JEAN-JACQUES POLLET,
professeur des universités et recteur d'académie
Présentation, notes et dossier
par CHRISTIAN KEIME,
agrégé de lettres classiques

GF Flammarion

cours de l'été 1914, contrairement à presque tous les écrivains de sa génération, il sait se tenir à l'écart de l'excitation patriotique et du bellicisme ambiants en ne signant aucun texte favorable à la guerre.

Après l'armistice, Vienne, devenue capitale d'une Autriche réduite à sa portion congrue, est en proie aux difficultés économiques et à un antisémitisme d'une violence accrue. Dans ce contexte difficile, l'écrivain, tourmenté par son hypocondrie et la surdité qui le gagne, divorce de sa femme, tandis qu'en 1928 sa fille Lili, malheureuse en mariage, se suicide. Trois ans après, Schnitzler succombe des suites d'une hémorragie cérébrale.

Sur le plan littéraire, ces années d'après-guerre sont marquées par le scandale le plus retentissant de sa carrière, celui de la représentation de *La Ronde* (1920). Lorsque ces dialogues publiés vingt ans plus tôt sont portés à la scène, des sièges sont projetés des loges pendant la représentation et l'auteur est voué aux gémonies par le ministère de l'Intérieur tenu en main par des cléricaux antisémites. C'est l'occasion pour Schnitzler de confirmer son appréciation pessimiste de l'époque : en dépit de la prétendue rupture de 1918, de la proclamation de la république et de l'abolition de la censure d'État, les forces d'intolérance et de répression demeurent puissamment vivaces.

Malgré ce succès de scandale, l'œuvre de Schnitzler fait la part de plus en plus belle à la narration, et, dans cette période où l'auteur est rongé par le doute et la désillusion, elle gagne en gravité. *Mademoiselle Else* (1924) illustre cette nouvelle veine, ainsi que son long roman, *Thérèse, chronique d'une vie de femme* (1928), qui relate la désolante histoire d'une bourgeoise victime de revers de fortune et contrainte de prendre un emploi de maison.

Dans ces œuvres de fiction, l'écrivain semble privilégier le contexte d'avant-guerre, la « Belle Époque » dont on lui a par-

Extrait de la publication

fois reproché que son imagination restait prisonnière. Mais s'il ancre son univers dans un temps dont le sépare pourtant le gouffre de la guerre mondiale, c'est moins par nostalgie des fastes de la monarchie des Habsbourg que parce qu'il y trouve un laboratoire de la décadence morale contemporaine, une antichambre où coquins et pervers s'abandonnent déjà sans vergogne au cynisme et annoncent le naufrage de l'après-guerre : « le monde prétendument englouti et périmé est aussi vivant et présent que toujours. Dans les individus ne s'est pas produite la moindre modification, il ne s'est produit rien d'autre que la disparition de certaines inhibitions, de sorte que toutes sortes de filouteries et de scélératesses peuvent être perpétrées avec des risques moins grands à tous égards, tant du point de vue matériel que du point de vue éthique. De surcroît, on parle un peu plus abondamment et sans ambages de nourriture et d'argent. Ont-ils disparu de la surface de la terre, les types humains, voire les individus que j'ai décrits et que je me permettrai, du moins je l'espère, de décrire encore pendant quelques années[1] » ?

Dans ces œuvres qui évoquent toujours la Belle Époque, les grandes crises sociales des années 1920 assombrissent sa vision de l'homme et du monde, soulignant tout à la fois leur complexité et leur fragilité. Se souvenant de l'état d'esprit qui prévalait avant la guerre, l'écrivain remarque encore : « On croyait savoir, alors, ce qu'étaient le Vrai, le Bien et le Beau et la vie entière s'étendait devant vous dans une grandiose simplicité. C'est pourquoi, en ce temps-là, j'étais, moi aussi, bien loin de penser que chacun de nous vit pour ainsi dire à chaque instant dans un monde nouveau et que, comme Dieu le fait pour l'univers, chaque homme doit, pour ainsi dire, reconstruire chaque jour sa maison de fond en comble[2]. »

---

1. Lettre de Schnitzler à J. Wassermann, 3 novembre 1924.
2. *Une jeunesse viennoise*, *op. cit.*, p. 327.

Un Maupassant viennois ?

Le maître de la forme courte

À l'exception d'un long *Journal*, d'une *Correspondance* et d'une *Autobiographie*, l'œuvre considérable que Schnitzler laisse après sa mort est marquée par la prédominance de la forme courte : il est l'auteur d'un important recueil d'*Aphorismes*, son théâtre – trente-cinq pièces – compte un grand nombre de pièces en un acte et son œuvre narrative – cinquante-huit récits – se compose essentiellement de nouvelles et de courts romans. Ce goût pour la concision qu'il partage avec bien des Viennois de cette époque est aussi la marque d'un ancien médecin habitué à manier le scalpel : la sobriété et la précision de son style ont le tranchant d'un outil clinique.

Le poète de Vienne

Maître de la nouvelle, Schnitzler fut très tôt surnommé par ses lecteurs le « Maupassant viennois ». Comme Maupassant et les écrivains naturalistes, il est persuadé que la vérité artistique est ordinaire et il nourrit ses intrigues du banal spectacle de la réalité quotidienne. Néanmoins, il ne cherche pas à porter un regard panoramique sur le monde et la société. Le décor est celui de la Vienne impériale : ses lieux de loisirs – cafés, parcs et théâtres –, parfois ses faubourgs où le jeune viveur va chercher des aventures faciles, souvent de luxueuses villégiatures – dans les Alpes ou sur le rivage de la mer du Nord. De la société, il montre essentiellement la grande bourgeoisie à laquelle il appartient – celle des professions libérales – et une poignée d'aristocrates qui traînent leur ennui dans les plaisirs de Vienne. De la petite

bourgeoisie et du peuple, seuls quelques types retiennent son attention : artistes modestes qui tirent le diable par la queue, musiciens ratés ou petites comédiennes que l'on traite comme des prostituées, la *süsse Mädel*, jeune fille d'origine modeste qui tient à la fois de la midinette romantique et de la fille facile, « corrompue sans être pécheresse, innocente sans être chaste, assez franche et un peu menteuse.[1] » Son partenaire indispensable, le *Lebeman* (« noceur », ou « viveur »), libertin aux belles manières, est à bien des égards un double de l'auteur : avec un sens aigu de l'ironie et de l'autocritique, Schnitzler, dès sa première comédie, instruit le procès de ce type humain qui fonde son existence sur la mémoire courte, la discontinuité amoureuse et la mauvaise foi.

L'illusion et le jeu

Bien qu'il ait goûté aux plaisirs faciles et aux charmes frivoles de sa ville natale, Schnitzler ne s'est jamais fait le chantre d'une Vienne festive et insouciante, animée par les bals somptueux, peuplée de cochers de fiacres bougons et de jeunes filles sentimentales, comme le voulaient les clichés véhiculés par bien des œuvres de son époque. À ses yeux, comme à ceux de ses contemporains les plus perspicaces, la Vienne impériale est le royaume des apparences, la métropole du toc et des fausses valeurs. Politiquement, sa démocratie fantoche dissimule mal un gouvernement féodal et autoritaire, à la tête d'une mosaïque de peuples – et non d'une nation véritable – dont l'unité fragile ne résistera pas à l'ébranlement de la Première Guerre mondiale. Quant à la société, sa cohésion repose sur une dévotion artificielle aux traditions, à l'Empereur et à l'armée, et sur

1. *Une jeunesse viennoise*, *op. cit.*, p. 47.

Extrait de la publication

un culte suranné de l'honneur. En réalité, les relations humaines sont secrètement rongées par un antisémitisme de plus en plus féroce et par une duplicité qui attache plus d'importance à l'ordre qu'à la sincérité et étouffe les tragédies par le silence, au nom des compromis exigés par la morale bourgeoise et sa respectabilité hypocrite.

D'où l'importance, chez Schnitzler, du thème du jeu et du théâtre, et les connotations souvent tragiques qui lui sont associées. Chaque personnage est à sa manière un comédien : il s'adonne tantôt à des jeux d'argent et à des spéculations boursières, tantôt au jeu mortel de la tentative de suicide ou de la roulette russe, tantôt au jeu de l'amour, qui, après des débuts frivoles, prend souvent une tournure dramatique. Poker ou tennis, le jeu sert d'allégorie à la stérilité des rapports sociaux qui consistent à se rendre gratuitement les coups et à faire « comme si ».

Le paysage intérieur

Cette comédie humaine déjà mise en scène par le roman balzacien a ceci de particulier, chez l'auteur viennois, que ses acteurs s'identifient à leur rôle au point de ne plus savoir exactement qui ils sont. Derrière le masque des motivations apparentes et conscientes qu'ils se donnent, les personnages laissent bien souvent entrevoir une personnalité à facettes habitée par des forces insaisissables, des désirs miroitants et contradictoires, comparables à ceux d'un Docteur Faust qui, chez Goethe, s'écriait : « Deux âmes, hélas ! se partagent mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre[1]. » Mais au lieu de demeurer, comme chez l'écrivain romantique, l'apanage

1. Goethe, *Faust*, « Devant la porte de la ville », trad. de Gérard de Nerval.

Vie et œuvre de l'auteur

1911 *Terre étrangère*, tragi-comédie.

1912 *Le Professeur Bernhardi*, théâtre.

1913 *Madame Beate et son fils*, nouvelle ; voyage en Méditerranée.

1918 *Le Retour de Casanova*, nouvelle.

1920 Création de *La Ronde* à Berlin.

1921 Création de *La Ronde* à Vienne, scandale organisé par la police, qui interdit ensuite les représentations « pour protéger l'ordre public ».

1924 *Mademoiselle Else* paraît dans la revue *Neue Rundschau*.

1925 *La Femme du juge* et *La Nouvelle rêvée* (*Traumnovelle*).

1926 *La Partie de cartes*, nouvelle. Schnitzler reçoit le *Burgtheaterring*, prix littéraire.

1927 Publication du *Livre des dits et des doutes, aphorismes et fragments*.

1928 Suicide de sa fille Lili. *Thérèse*, roman.

1931 *La Fuite dans les ténèbres*, nouvelle. Mort de Schnitzler.

Extrait de la publication

Mademoiselle Else

Extrait de la publication

Elle va finir par arriver pendant le *dinner*. Et si elle n'arrive pas, je vais passer une mauvaise nuit. Déjà hier, j'ai très mal dormi. C'est toujours comme cela, à l'approche de mes mauvais jours[1]. J'ai toujours les jambes lourdes, et le reste. Aujourd'hui, c'est le 3 septembre. Ça devrait arriver le six. Je vais prendre du véronal[2] ce soir. Oh, je ne vais pas en faire une habitude, tu n'as pas à t'inquiéter, mon cher Fred. En pensée, je le tutoie toujours. On devrait pouvoir tout essayer – même le haschisch. L'enseigne de vaisseau[3] Brandel a rapporté du haschisch de Chine, je crois. Ça se fume ou ça se boit, le haschisch ? Il paraît que ça procure de superbes visions. Brandel m'a invitée à venir boire, ou fumer, du haschisch avec lui. Quel malotru ! Mais beau garçon. –

«*S'il vous plaît, mademoiselle, une lettre pour vous !*» – Le concierge ! Enfin ! – Je me retourne d'un air dégagé. Il pourrait s'agir d'une lettre de Caroline, de Bertha ou de Fred, ou encore de miss Jackson, qui sait ? «Merci bien !» Non, c'est de maman. En exprès. Pourquoi est-ce qu'il n'a pas dit tout de suite que c'était une lettre exprès ? «Oh, un exprès !» Je vais attendre d'être dans ma chambre pour la lire en toute tranquillité. Tiens, voici la *Marchesa*[4]. Comme elle paraît jeune dans la pénombre ! Elle a au moins quarante-cinq ans. Où serai-je à quarante-cinq ans ? Je serai peut-être déjà morte. Espérons-le. Elle me sourit d'un air avenant, comme toujours. Je la laisse passer devant moi, je baisse légèrement la tête, comme si je devais me sentir particulièrement honorée qu'une *marchesa* daigne me sourire. – «*Buona sera*» – Elle m'a dit *buona sera*, ce qui m'oblige au moins à m'incliner. Est-ce que c'était trop bas ? Elle est tellement plus âgée que moi. Quelle superbe démarche elle a ! Elle est divorcée ? Moi aussi, j'ai une belle démarche. Mais moi, j'en suis consciente. C'est là toute la différence. Un Italien ne me laisserait pas insensible. Dommage

---

1. *À l'approche de mes mauvais jours* : la jeune fille attend ses règles.
2. *Véronal* : barbiturique puissant utilisé comme somnifère.
3. *Enseigne de vaisseau* : grade militaire, officier de marine subalterne.
4. *Marchesa* : «marquise», en italien.

que le beau brun au visage de Romain soit déjà parti. « Il a l'air d'un filou[1] », m'a dit Paul. Dieu sait que je n'ai rien contre les filous, bien au contraire ! Voilà, j'y suis : numéro soixante-dix-sept. Un chiffre qui doit porter chance. Une très jolie chambre. Tout en pin. Avec mon lit de jeune fille. Toute la montagne s'est maintenant véritablement embrasée. Mais je vais bien me garder d'aller dans le sens de Paul. C'est un timide, au fond. Médecin de son état, médecin-gynécologue ! Ceci explique cela, sans doute. Avant-hier, en forêt, lorsque nous étions loin devant les autres, il aurait pu se montrer un peu plus entreprenant. Mais il se serait retrouvé dans de sales draps. À vrai dire, personne ne s'est jamais montré véritablement entreprenant avec moi. Sauf peut-être voici trois ans, sur les bords du Wörthersee[2], au moment d'aller nous baigner. Entreprenant ? Non, il a eu un comportement tout simplement déplacé. Mais qu'il était beau. L'Apollon du Belvédère[3]. Mais à l'époque, je n'ai pas bien compris ce qui se passait. Je n'avais que seize ans, il est vrai. Ah ! tous ces prés, cette nature céleste ! Rien qu'à moi ! Comme j'aimerais pouvoir l'emporter à Vienne ! Brumes légères. Automne ? C'est vrai, on est le 3 septembre, en pleine montagne.

Eh bien ! mademoiselle Else, vous ne vous décidez pas à ouvrir cette lettre ? Il n'est pas sûr du tout qu'elle concerne papa. Aurait-elle un rapport avec mon frère ? Peut-être s'est-il fiancé avec l'une de ses conquêtes ? Avec une choriste ou une modiste[4] ? Non, il est trop malin pour ça. Au fond, je ne sais pas grand-chose

---

1. ***Filou*** : comme le matador, le filou est une image récurrente dans le monologue d'Else.

2. ***Wörthersee*** : voir note 3, p. 51.

3. ***L'Apollon du Belvédère*** : statue antique du dieu Apollon exposée au palais du Belvédère, à Rome ; on la considère comme un modèle universel de beauté masculine.

4. ***Une choriste ou une modiste*** : une jeune fille de milieu modeste, le type même de la *süsse Mädel* (« gentille fille ») ; le frère d'Else, quant à lui, a tout du *Lebeman* (« viveur »). Voir présentation, p. 20.

Extrait de la publication

de lui. Lorsque j'avais seize ans et lui vingt et un, nous étions très proches l'un de l'autre. Il m'a beaucoup parlé d'une certaine Lotte. Et puis, soudain, plus un mot à son propos. Elle a certainement dû le faire souffrir. Depuis ce temps-là, il ne me raconte plus rien. – Elle est maintenant ouverte, cette lettre, – je ne me suis même pas rendu compte que je l'avais décachetée. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre et commence à la lire. Attention à ne pas tomber. On nous informe depuis San Martino[1] qu'un tragique accident s'est produit à l'hôtel Fratazza. Une jeune fille ravissante du nom d'Else T., fille d'un célèbre avocat, âgée de dix-neuf ans… Bien entendu, j'aurais mis fin à mes jours à la suite d'un chagrin d'amour ou parce que j'étais enceinte. Un chagrin d'amour ? Dieu m'en préserve.

'Ma chère enfant' – Et si je commençais par la fin ? – 'Encore une fois, il ne faut pas que tu nous en veuilles, ma petite fille chérie. Mille baisers' – Mon Dieu, ils ne se seront pas suicidés, quand même ! Non, si c'était le cas, Rudi aurait envoyé un télégramme. – 'Ma chère enfant, tu peux imaginer combien je suis désolée de venir troubler tes quelques semaines de vacances' – Comme si je n'étais pas tout le temps en vacances, hélas –, 'avec une aussi désagréable nouvelle.' – Maman a vraiment un style abominable – 'Mais après mûre réflexion, je n'ai pas d'autre solution. Donc, pour résumer les choses en un mot : l'affaire avec papa est devenue vraiment urgente. Je ne sais plus à qui m'adresser pour nous en sortir.' – Pourquoi toutes ces précautions ? – 'Il s'agit d'une somme assez dérisoire, trente mille florins[2]' – dérisoire ? – 'que nous devons rassembler d'ici trois jours. Sinon, tout est perdu !' – Qu'est-ce que tout cela signifie, Grand Dieu ? – 'Imagine, ma chère enfant, que le baron Höning',

---

1. ***San Martino*** : San Martino di Castrozza, à 1 500 m d'altitude, dans les Alpes italiennes, au nord de Venise ; avant la guerre, cette station de montagne, très fréquentée par la haute société, faisait partie de l'Empire austro-hongrois.

2. ***Florins*** : monnaie qui avait cours sous les Hasbourg.

– Quoi, le procureur[1] ? – ‘a convoqué ton père ce matin. Tu sais toute l’estime, et même l’affection que le baron porte à ton père. Voici un an et demi, lorsque nous étions à deux doigts de la catastrophe, il est intervenu personnellement auprès des principaux créanciers[2] et c’est lui qui, au dernier moment, a rétabli la situation. Mais cette fois-ci, il n’y a absolument plus rien à faire, si nous ne trouvons pas l’argent. Outre le fait que nous allons tous être ruinés, il va y avoir un scandale comme il n’y en a jamais eu. Imagine-toi, un avocat, un avocat célèbre, qui…, non, je ne trouve pas les mots. Je lutte sans cesse contre les larmes. Tu le sais, mon enfant, toi qui es si intelligente, nous nous sommes déjà retrouvés à plusieurs reprises, par le passé, dans une situation du même genre et à chaque fois, la famille nous a aidés à nous en sortir. La dernière fois, il s’agissait même de cent vingt mille florins. Mais papa a dû signer à cette occasion l’engagement de ne plus jamais solliciter les proches parents, en particulier l’oncle Bernhard’ – Et alors ? Où veut-elle en venir ? Qu’est-ce que je peux y faire ? – ‘Le seul à qui nous pourrions éventuellement encore songer serait l’oncle Victor, mais il est en ce moment malheureusement en voyage, parti vers le cap Nord ou l’Écosse’ – Il a vraiment la belle vie, ce dégoûtant personnage ! – ‘et il est injoignable, en tout cas dans l’instant. Quant aux collègues, en particulier le Dr Sch.[3], que papa a déjà aidé plusieurs fois’ – Mon Dieu, où en sommes-nous arrivés ? – ‘il ne faut plus y penser, depuis qu’il s’est remarié’ – mais quoi ? Qu’attend-on exactement de moi ? – ‘Et voilà que nous avons reçu ta lettre, ma chère enfant, dans laquelle tu évoques entre autres Dorsday, qui séjourne également au Fratazza, ce qui nous a paru un signe du destin. Comme tu le sais, Dorsday venait autrefois souvent chez nous’ – Si souvent que cela ? – ‘et c’est pur hasard si, depuis deux ou trois ans, nous

---

1. ***Procureur*** : magistrat chargé de l’accusation.

2. ***Créanciers*** : personnes qui ont prêté de l’argent à une autre.

3. ***Dr Sch.*** : peut-être une allusion plaisante au nom de l’écrivain – Dr Schnitzler – ou à celui de son père, lui aussi médecin.

l'avons beaucoup moins vu. Il a probablement noué ailleurs des liens assez solides – entre nous, quelqu'un de pas très distingué' – Pourquoi : 'entre nous' ? – 'Quoi qu'il en soit, papa continue de faire avec lui chaque jeudi, au club de la Résidence, sa partie de whist et l'hiver dernier, il lui a même permis de gagner une somme confortable dans un procès contre un autre marchand d'art. D'ailleurs, pourquoi te le cacher ? il a autrefois aidé papa' – Je me disais bien aussi. – 'Il s'agissait d'une bagatelle, huit mille florins, ce qui signifie qu'en fin de compte, trente mille ne sont pas non plus une somme pour Dorsday. C'est la raison pour laquelle je me suis dit que tu pourrais peut-être nous rendre service et parler à Dorsday' – Quoi ? – 'Il a toujours eu beaucoup d'affection pour toi' – Je n'ai rien remarqué ! Il me caressait la joue lorsque j'avais douze ou treize ans, 'déjà une vraie jeune fille !' – 'Et comme papa, par bonheur, n'a l'a plus jamais sollicité depuis cette histoire de huit mille florins, il ne lui refusera certainement pas ce petit service. On dit de lui que tout récemment encore, rien qu'avec un Rubens[1] qu'il a réussi à vendre en Amérique, il a gagné quatre-vingt mille florins ! Garde-toi, bien évidemment, d'y faire allusion !' – Tu me prends pour une gourde, maman ? – 'Mais à part cela, tu peux parler très franchement avec lui. Si cela vient dans la conversation, tu peux également dire que le baron Höning a mandé[2] papa. Et qu'avec trente mille, le pire sera écarté, non seulement pour le moment, mais si Dieu le veut pour toujours' – Tu le crois vraiment, maman ? – 'Car le procès Erbesheimer, qui s'annonce sous les meilleurs auspices, va rapporter certainement dans les cent mille, mais on ne peut naturellement, à ce stade, encore rien exiger des Erbesheimer. Donc, je te le demande, mon enfant, parle avec Dorsday. Je t'assure que cela ne tire pas à conséquence. Papa aurait pu sans doute simplement lui téléphoner, nous y avons mûrement

---

1. ***Rubens*** (1577-1640) : peintre baroque flamand.

2. ***A mandé*** : a convoqué.

le plus revêche. Surtout ne pas entamer la conversation. «*Tu as l'air complètement ailleurs.*» – «Pas impossible.» – Pour moi, il n'existe pas. Est-ce que Dorsday se rend compte que je l'attends ? Je ne le regarde pas, mais je sais qu'il regarde par ici. – «*Eh bien, au revoir Else.*» – Dieu soit loué. Il me baise la main. Il ne le fait jamais d'habitude. «Au revoir, Paul.» D'où me vient cette voix suave ? Il est parti, le faux jeton. Il est sans doute en train de tramer quelque chose pour cette nuit, avec Cissy. Je leur souhaite bien du plaisir. Je remets mon châle sur mes épaules, je me lève et je sors devant l'hôtel. Il fait déjà un peu frais. Dommage que je n'aie pas mon manteau – ah oui, je l'ai laissé ce matin dans la loge du concierge. Je sens le regard de Dorsday sur ma nuque, à travers mon châle. Madame Winawer remonte maintenant dans sa chambre. Comment je le sais ? Télépathie ! «Excusez-moi, monsieur le concierge» – «*Mademoiselle désire son manteau ?*» – «Oui, s'il vous plaît.» – «*Déjà un peu fraîches, les soirées, mademoiselle. Ça tombe d'un seul coup, chez nous.*» – «Merci.» Vais-je vraiment sortir devant l'hôtel ? Bien sûr, allons ! En tout cas, me diriger vers la porte. Les gens rentrent les uns après les autres, à cette heure. Voici le monsieur avec le monocle doré. Le grand blond avec le gilet vert. Tout le monde me regarde. Mignone, cette petite Genevoise. Non, elle est de Lausanne. Il ne fait pas si frais que cela.

«*Bonsoir, mademoiselle Else !*» – Mon Dieu, c'est lui. Je ne dis rien de papa. Pas un mot. Seulement après le repas. Ou bien je repars demain à Vienne. Je vais trouver personnellement maître Fiala. Pourquoi n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Je me retourne avec l'air de rien, comme si je ne savais pas qui se trouve derrière moi. «Ah, c'est vous, monsieur von Dorsday.» – «*Vous voulez encore faire une promenade à cette heure, mademoiselle Else ?*» – «Oh, pas vraiment une promenade, mais quelques pas avant le dîner.» – «*Il y a encore presque une heure jusque-là.*» – «Vraiment ?» Il ne fait pas si frais. Les montagnes sont bleutées. Ce serait amusant qu'il demande tout à coup ma main. – «*Il n'y a pas plus*

Extrait de la publication

bel endroit au monde. » – « Vous trouvez, monsieur von Dorsday ? Mais, je vous en prie, ne dites pas que l'air, ici, est comme du champagne. » – « *Non, mademoiselle Else, je ne dis cela qu'à partir de deux mille mètres d'altitude. Et nous ne sommes ici qu'à mille six cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer.* » – « Est-ce que cela fait une grande différence ? » – « *Mais naturellement. Avez-vous jamais été dans l'Engadine*[1] *?* » – « Non, jamais. Là-bas, l'air est vraiment comme du champagne ? » – « *On serait tenté de le dire. Mais le champagne n'est pas ma boisson favorite. Je préfère cette région. Déjà à cause de ses merveilleuses forêts.* » – Comme il est ennuyeux. Il ne s'en rend pas compte ? On voit bien qu'il ne sait pas de quoi parler avec moi. Avec une femme mariée, ce serait plus facile. On laisse tomber une petite remarque grivoise et la conversation est relancée. – « *Vous restez encore quelque temps à San Martino, mademoiselle Else ?* » – Quelle idiote ! Pourquoi est-ce que je lui lance un regard si enjôleur ? Et voilà qu'en réponse il me sourit d'un air entendu. Les hommes sont trop bêtes. « Cela dépend en partie des projets de ma tante. » Ce n'est pas vrai du tout. Je peux rentrer à Vienne toute seule. « Probablement jusqu'au dix. » – « *Votre mère est encore à Gmunden ?* » – « Non, monsieur von Dorsday. Elle est rentrée à Vienne. Depuis trois semaines déjà. Papa est également à Vienne. Il a pris à peine huit jours de vacances. Je crois que le procès Erbesheimer lui donne beaucoup de travail. » – « *Je veux bien le croire. Mais votre papa est bien le seul capable de tirer d'affaire Erbesheimer… C'est déjà une victoire d'avoir fait en sorte que cela ne passe pas en correctionnelle.* » – Voilà un bon, même un très bon début ! – « Je suis ravie de constater que vous aussi, vous avez un bon pressentiment. » – « *Un pressentiment ? Comment cela ?* » – « Vous croyez que papa va gagner le procès Erbesheimer. » – « *Je ne l'affirmerais pas avec certitude.* » – Il fait déjà marche-arrière ? Je dois l'en empêcher. – « Je crois aux pressentiments et aux intuitions.

1. *Engadine* : région de Suisse, à la frontière avec l'Autriche.

Extrait de la publication

Figurez-vous que j'ai reçu aujourd'hui une lettre de chez moi.» Pas très habile. Il prend un air un peu étonné. Il faut maintenant me jeter à l'eau. C'est un très vieil ami de papa. Allons. Allons. C'est maintenant ou jamais. – «Monsieur von Dorsday, vous venez de me parler si gentiment de papa que j'aurais mauvaise grâce à ne pas être tout à fait franche avec vous.» – Pourquoi fait-il ses yeux de bovin ? Mince, il se doute de quelque chose. En avant, en avant. «En fait, dans cette lettre, il est également question de vous, monsieur von Dorsday. En fait, c'est une lettre de maman. – «*Ah bon.*» – «Une lettre très triste, à vrai dire. Vous n'ignorez pas la situation de notre famille, monsieur von Dorsday ?» – Grand Dieu, j'ai des sanglots dans la voix. Je n'ai maintenant plus le choix, il faut que j'aille au bout. Dieu merci. «En un mot, monsieur von Dorsday, nous voilà encore une fois acculés.» – Il disparaîtrait volontiers, s'il le pouvait. «Il s'agit… d'une broutille, vraiment d'une broutille, monsieur von Dorsday. Et pourtant, comme maman l'écrit, tout notre avenir en dépend.» N'importe quoi, voilà que je parle comme une dinde ! – «*Calmez-vous, mademoiselle Else.*» – Il a dit ça gentiment. Mais ce n'est pas une raison pour me toucher le bras. – «*Eh bien, qu'est-ce qui se passe, mademoiselle Else ? Qu'y a-t-il donc dans la triste lettre de votre maman ?*» – «Monsieur von Dorsday, c'est papa qui…» – J'ai les genoux qui tremblent. – «Maman m'écrit que papa» – «*Grand Dieu, qu'avez-vous donc, Else ? Vous ne voulez pas plutôt – là sur le banc ? Puis-je vous mettre votre manteau ? Il fait un peu frais.*» – «Merci, monsieur von Dorsday, ce n'est rien, rien du tout.» – Me voilà maintenant assise sur le banc. Qui est cette dame qui passe ? Connais pas. Si seulement je pouvais briser là. Quel regard il me lance ! Papa, comment peux-tu exiger cela de moi ? Cela n'est pas bien de ta part. Mais ce qui est fait est fait. J'aurais dû attendre la fin du dîner. – «*Eh bien, mademoiselle Else ?*» – Son monocle pendouille. Il a l'air bête. Dois-je lui répondre ? Oui, je dois. Alors vite, pour être débarrassée. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? C'est un ami de papa ? «Mon Dieu,

monsieur von Dorsday, vous êtes un vieil ami de la famille, n'est-ce pas ? » Ça, je l'ai très bien dit. « Et je ne vous étonnerai probablement pas en vous disant que papa se trouve une nouvelle fois dans une situation très délicate. » Comme ma voix résonne étrangement. C'est moi qui parle ? Peut-être que je rêve ? Je dois sûrement avoir un autre air que d'habitude. – « *Cela ne m'étonne pas outre mesure, vous avez raison, chère mademoiselle Else, – même si je le regrette vivement.* » – Pourquoi est-ce que je lui fais ces yeux implorants ? Sourire, sourire. Je vais y arriver. – « *J'ai une amitié sincère pour votre père, pour vous tous.* » Qu'il cesse de me regarder avec cet air, c'est indécent. Je vais lui parler sur un autre ton, et sans sourire. Je dois prendre une attitude plus digne. – « Eh bien, monsieur von Dorsday, vous pourriez avoir l'occasion de montrer toute l'amitié que vous portez à papa. » Dieu merci, j'ai retrouvé ma voix normale. « Il semblerait, monsieur von Dorsday, que tous nos parents et amis – la plupart d'entre eux ne sont pas encore rentrés à Vienne – sinon l'idée ne serait jamais venue à maman. – Dernièrement, dans une lettre à maman, j'ai mentionné incidemment votre présence ici à Martino – entre autres choses naturellement. » – « *J'imagine, mademoiselle Else, que je ne constitue pas le seul sujet de votre correspondance avec votre maman.* » – Pourquoi presse-t-il ainsi ses genoux contre les miens, là, debout devant moi ? Et je me laisse faire… Quelle importance, quand on est tombé si bas. – « À vrai dire, cette fois, c'est maître Fiala qui a l'air de faire des difficultés à papa. » – « *Ah, maître Fiala.* » – On dirait qu'il sait lui aussi à quoi s'en tenir sur ce Fiala. – « Oui, maître Fiala. Et il faudrait, – plus exactement il faut que la somme en question soit entre ses mains le cinq, c'est-à-dire après-demain, à midi, sous peine de voir le baron Höning obligé de – rendez vous compte que le baron Höning a convoqué papa, en privé, car il l'aime beaucoup. » Pourquoi est-ce que je parle de Höning ? Ce n'était pas du tout nécessaire. « *Vous voulez dire, mademoiselle Else, que dans le cas contraire, une arrestation serait inévitable ?* » Pourquoi dit-il cela

780 si crûment ? Je ne réponds rien, je fais un simple signe de tête. « Oui. » Voilà, je viens de dire oui ! « *Hum, la situation est effectivement grave, vraiment très – Cet homme de talent, extrêmement doué. – De quelle somme s'agit-il exactement, mademoiselle Else ?* » – Pourquoi sourit-il ainsi ? Il trouve la situation grave et se permet
785 de sourire. Que signifie ce sourire ? Que la somme lui importe peu ? Et si jamais il disait non ? Je me tue, s'il dit non. Bon, je vais annoncer le montant. « Comment, monsieur von Dorsday, je ne vous ai pas encore dit de combien il s'agit ? Un million. » Pourquoi est-ce que je dis ça ? Est-ce vraiment le moment de
790 plaisanter ? Et si je lui dis maintenant qu'il s'agit de beaucoup moins en réalité, ça ne peut que lui faire plaisir. Pourquoi fait-il de si grands yeux ? Est-ce qu'il croit vraiment que papa, pour un million, pourrait lui… « Excusez-moi, monsieur von Dorsday, si je plaisante dans un moment pareil. Je n'ai vraiment pas l'esprit
795 à cela. » Oui, vas-y, fais-moi du genou maintenant, pourquoi te priver ? « Bien sûr qu'il ne s'agit pas d'un million, en tout, cela fait dans les trente mille florins, monsieur von Dorsday, qui doivent être après-demain à midi entre les mains de maître Fiala. Voilà, maman m'écrit que papa a tout essayé mais, comme je
800 vous l'ai dit, tous les membres de notre famille qui auraient pu être sollicités ne sont pas actuellement à Vienne. » – Dieu, jusqu'où je m'abaisse. – « Sinon, il ne serait évidemment pas venu à l'esprit de papa de se tourner vers vous, monsieur von Dorsday, ou plus exactement de me demander » – Pourquoi se
805 tait-il ? Pourquoi ce visage impassible ? Pourquoi ne dit-il pas oui ? Où est le chéquier, le stylo ? Juste ciel, il ne va quand même pas dire non ? Dois-je me prosterner à ses pieds ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! –

« *Le cinq, avez-vous dit, mademoiselle Else ?* » – Dieu soit loué,
810 il parle. « Oui, pour après-demain, monsieur von Dorsday, à midi. Il faudrait par conséquent – je crains que cela soit trop court pour régler la chose par courrier. » – « *Évidemment, mademoiselle Else, il nous faut envoyer un télégramme.* » 'Nous' ? Bien, très bien, ça.

– «*Enfin, cela n'est pas le plus difficile. Combien disiez-vous, Else ?*» – Il a fort bien entendu, alors pourquoi me torturer ? «Trente mille, monsieur von Dorsday. Une somme dérisoire, à vrai dire.» Qu'est-ce que je dis là ? Quelle sottise. Mais il sourit. Petite sotte, pense-t-il. Il sourit d'un air aimable. Papa est sauvé. Il lui aurait prêté cinquante mille, et avec cela, on aurait pu faire des tas de choses en plus. Je me serais acheté des chemises neuves. Que je suis vulgaire ! Voilà comme on devient. – «*Pas si dérisoire que cela, chère enfant.*» – Pourquoi dit-il 'chère enfant' ? C'est bon signe, ou pas ? «*Pas autant que vous le pensez. Même trente mille florins, il faut les gagner.*» – «Excusez-moi, monsieur von Dorsday, je ne l'ai pas dit en ce sens. Je trouvais juste triste que papa, pour une telle somme, une telle broutille.» – Mon Dieu, voilà que je bafouille à nouveau. «Vous ne pouvez pas imaginer, monsieur von Dorsday, même si vous connaissez un peu notre situation, combien c'est terrible pour moi, et surtout pour maman.» – Il met un pied sur le banc. Il croit que c'est élégant ou quoi ? – «*Oh, je peux bien imaginer, chère Else.*» – Comme sa voix change, un ton bizarre. – «*Et plus d'une fois, je me suis dit : dommage, quel gâchis, un homme si talentueux !*» Pourquoi dit-il 'dommage' ? Il ne veut pas donner l'argent ? Non, il dit cela en général. Pourquoi ne dit-il pas oui tout de suite ? Ou bien il se dit que ça va de soi ? Ce regard ! Pourquoi ne dit-il plus rien ? Ah, c'est à cause des deux Hongroises qui passent. Au moins, il se tient à nouveau correctement, il a enlevé son pied du banc. Sa cravate est trop voyante, pour un homme de cet âge. C'est sa maîtresse qui les lui choisit ? Pas vraiment distingué, 'entre nous', comme l'écrit maman. Trente mille florins ! Mais c'est que je lui souris. Pourquoi est-ce que je lui sourirais ? Oh, je suis lâche. – «*Et si au moins, ma très chère Else, on pouvait croire qu'avec cette somme, on règlerait quelque chose ! Mais… vous êtes trop intelligente, Else, pour ne pas voir que ces trente mille florins sont une goutte d'eau dans la mer.*» – Mon Dieu. Il refuse de donner l'argent ? Je ne dois pas prendre un air si effrayé. C'est

Extrait de la publication

maintenant que tout se joue. Je dois faire une réponse pertinente, sur un ton ferme. « Pas du tout, monsieur von Dorsday, cette fois-ci, ce ne sera pas une simple goutte d'eau dans la mer. Le procès Erbesheimer va s'ouvrir, ne l'oubliez pas, monsieur von Dorsday, et la cause est déjà presque entendue. Vous-même avez cette impression, monsieur von Dorsday. Et il y a encore d'autres procès à venir, pour papa. Par ailleurs, ne riez pas, monsieur von Dorsday, j'ai l'intention de parler à papa, très sérieusement. Il m'estime. Je peux dire que si quelqu'un est en mesure d'exercer une certaine influence sur lui, c'est bien moi. » – « *Vous êtes vraiment une personne touchante et ravissante, mademoiselle Else.* » Il a repris sa voix bizarre. Comme ça me répugne, quand les hommes se mettent à parler sur ce ton. Même chez Fred, je n'aime pas. – « *Une personne ravissante, en vérité !* » – Pourquoi 'en vérité' ? C'est de mauvais goût. On ne dit cela qu'au Burgtheater[1]. – « *Mais quel que soit mon désir de partager votre optimisme – à partir du moment où l'affaire est si mal engagée.* » – « Ce n'est pas le cas, monsieur von Dorsday. Si je ne croyais pas en papa, si je n'étais pas tout à fait convaincue que ces trente mille florins… » – Je ne sais plus quoi dire. Je ne peux quand même pas mendier cet argent. Il réfléchit. Ostensiblement. Peut-être ignore-t-il l'adresse de Fiala ? Absurde. La situation est intolérable. Je suis là assise devant lui comme une pauvre pécheresse. Lui, debout devant moi, il me transperce le front avec son monocle, sans dire un mot. Je vais me lever, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je ne me laisse pas traiter de la sorte. Papa n'a qu'à se suicider. Moi aussi, je vais me suicider. La vie est immonde. Le mieux, ce serait de me jeter du haut de ce rocher, là-bas, et terminé. Ce serait bien fait pour vous tous. Je me lève. – « *Mademoiselle Else.* » – « Veuillez m'excuser, monsieur von Dorsday, de vous avoir importuné de la sorte. Je comprends évidemment tout à fait votre réticence. »

---

1. *Burgtheater* : grand théâtre de Vienne, l'équivalent de la Comédie-Française.

– Allez, terminé, je m'en vais – «*Restez, mademoiselle Else.*» – Rester, dit-il ? – Pourquoi resterais-je ? Il va donner l'argent. Oui. C'est sûr. Oui, bien obligé. Mais je ne me rassois pas. Je reste debout, comme si ce n'était que pour une seconde. Je suis un peu plus grande que lui. – «*Vous n'avez pas attendu ma réponse, Else. Pardonnez-moi de le rappeler dans un moment pareil, Else* – il ne devrait pas dire Else si souvent –, *mais je me suis déjà trouvé en situation de tirer votre papa d'embarras. À vrai dire à propos d'une somme – encore plus dérisoire que cette fois. Comme je n'ai jamais caressé l'espoir de revoir un jour cet argent, – je n'aurais aucune raison de lui refuser encore cette fois-ci mon aide. Surtout si une jeune fille comme vous, Else, vient plaider sa cause.*» – Où veut-il en venir ? On dirait qu'il a perdu sa voix. Ou bien qu'elle a changé. Quel regard il me lance ! Qu'il se méfie ! – «*En un mot, Else, je suis prêt. – Maître Fiala aura les trente mille florins après-demain, à midi – à une condition.*» – Qu'il ne dise plus un mot, plus rien. – «Monsieur von Dorsday, je me porte personnellement garante que mon père vous restituera cet argent, dès qu'il aura touché ses honoraires du procès en cours. Les Erbesheimer ne lui ont encore rien réglé. Pas même une avance – c'est maman qui me l'a écrit» – «*Laissez cela, Else, il ne faut jamais se porter garant pour quelqu'un d'autre, – pas même pour sa propre personne.*» – Que veut-il ? Sa voix est à nouveau bien timbrée. On ne m'a jamais regardée comme ça… Je le vois venir. Gare ! – «*Aurais-je seulement cru possible, voici une heure, qu'il me vienne à l'esprit, dans un cas pareil, de poser une condition ? Et pourtant c'est ce que je suis en train de faire. Eh oui, Else, je ne suis qu'un homme et ce n'est pas ma faute si vous êtes si belle, Else.*» – Qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il veut ? – «*Peut-être vous aurais-je demandé aujourd'hui ou demain de m'accorder la même chose que ce que je veux vous demander maintenant, même si vous n'aviez pas exigé de moi un million – pardon, trente mille florins. Mais il est vrai que dans d'autres circonstances, vous ne m'auriez pas offert l'occasion de m'entretenir aussi longtemps en tête à tête*

avec vous. » – « Oh, je vous ai déjà retenu trop longtemps, monsieur von Dorsday. » Bien parlé. Fred serait content de moi. Qu'est-ce qui se passe ? Il saisit ma main ? Qu'est-ce qui lui prend ? – « *Ne le savez-vous pas déjà depuis longtemps, Else ?* » – Qu'il lâche ma main ! Dieu merci, il l'a lâchée. Pas trop près, pas si près. – « *Vous ne seriez pas vraiment femme, Else, si vous ne vous en étiez pas rendu compte.* Je vous désire[1]. » – Il aurait pu le dire en allemand, ce cher vicomte. – « *Dois-je en dire davantage ?* » – « Vous en avez déjà trop dit, monsieur Dorsday. » – Et je suis encore là. Pourquoi ? Je m'en vais, je m'en vais sans le saluer. – « Else ! Else ! » – Le voici de nouveau auprès de moi – « *Excusez-moi, Else. Moi aussi, je plaisante, comme vous tout à l'heure avec votre million. Mes exigences ne sont pas aussi élevées que vous pouvez le craindre, malheureusement pour moi, – de sorte que ma modération vous surprendra peut-être agréablement. S'il vous plaît, restez, Else.* » – Je reste, en effet. Pourquoi ? Nous sommes face à face. N'aurais-je pas dû le gifler tout de suite ? N'en est-il pas encore temps ? Les deux Anglais passent. Ce serait le moment. Justement. Pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? Je suis lâche, je suis brisée, je suis humiliée. Qu'est-ce qu'il va exiger à la place du million ? Un baiser, peut-être ? Ça peut se discuter. Trente mille florins par rapport à un million – – il y a de drôles d'équations. – « *Si un jour vous deviez avoir besoin d'un million, Else – même si je ne suis pas très riche, on pourrait y réfléchir. Mais pour cette fois, je resterai tout à fait modéré, comme vous. Pour cette fois, je ne veux rien d'autre, Else, que – vous voir.* » – Il est fou ? Il m'a sous les yeux. Ah, c'est donc là qu'il veut en venir ! Pourquoi est-ce que je ne le gifle pas, le salaud ! Ai-je rougi ou blêmi ? Tu veux me voir nue ? Tu n'es pas le seul. Je suis belle, toute nue. Pourquoi est-ce que je ne le gifle pas ? Son visage est gigantesque. Pourquoi tu te tiens si près, crapule ? Je ne veux pas sentir ton souffle sur mes joues. Pourquoi est-ce que je ne le plante pas là, tout simplement ? C'est

1. En français dans le texte (NdT).

son regard qui me fascine ? Nous nous toisons, les yeux dans les yeux, comme des ennemis mortels. Je voudrais le traiter de salaud, mais je n'y arrive pas. Ou je ne veux pas ? – « *Vous me regardez comme si j'étais fou, Else. Je le suis peut-être un peu, mais il émane de votre personne un charme que vous ne soupçonnez pas vous-même. Il faut que vous compreniez, Else, que ma prière n'a rien d'offensant. Oui, je dis bien 'prière', même si à vos yeux cela ressemble à s'y méprendre à une forme de chantage. Mais je ne suis pas un maître chanteur, je ne suis qu'un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup appris – notamment que tout a un prix dans ce monde et que celui qui gaspille son argent, alors qu'il pourrait obtenir quelque chose en échange, n'est qu'un incurable sot. Et… ce que je prétends m'acheter, Else, même si c'est beaucoup, vous ne vous appauvrirez pas en le vendant. Et que cela reste un secret entre vous et moi, je vous en fais le serment, Else, sur – sur le bonheur dont vous allez me combler en me dévoilant vos charmes.* » – Où a-t-il appris à parler comme ça ? Il parle comme dans un livre ! – « *Je vous fais également le serment que… je ne chercherai pas à abuser de la situation en exigeant de vous autre chose que ce qui est prévu dans notre contrat. Je n'exige rien d'autre de vous que le droit de contempler durant un quart d'heure votre beauté. Ma chambre est au même étage que la vôtre, Else, numéro soixante-cinq, c'est facile à retenir. Le joueur de tennis suédois, dont vous parliez tout à l'heure, n'avait-il pas soixante-cinq ans ?* » – Il est fou ! Pourquoi est-ce que je le laisse continuer ? Je suis paralysée. – « *Mais s'il ne vous convient pas, pour une raison ou une autre, de venir me retrouver chambre soixante-cinq, Else, je vous propose une petite promenade après le dîner. J'ai découvert récemment une petite clairière dans la forêt, à cinq minutes à peine de l'hôtel. – Nous aurons aujourd'hui une soirée d'été très agréable, presque chaude, et la lumière des étoiles vous fera un costume magnifique.* » – Il me parle comme à une esclave. Je lui crache au visage. – « *Vous n'êtes pas obligée de me répondre tout de suite, Else. Réfléchissez. Ayez*

Extrait de la publication

Vous serez contents. Vous serez fiers de votre petite fille. Je veux devenir une garce comme on n'en a jamais vu. Adresse toujours Fiala. Tu les auras, papa, tes cinquante mille florins. Mais avec les prochains que je vais gagner, je m'achète de nouvelles chemises de nuit avec de la dentelle, complètement transparentes, et des bas de soie affriolants. On ne vit qu'une fois. À quoi bon avoir mon physique, sinon ? J'allume la lumière – la lampe au-dessus du miroir. Comme ils sont beaux, mes cheveux blond vénitien, et mes épaules parfaites ; mes yeux ne sont pas mal non plus. Oh, comme ils sont grands. Ce serait dommage. On a encore du temps, jusqu'au véronal. Mais il faut que j'aille en bas. Très bas. Monsieur Dorsday attend et il n'est même pas au courant que c'est cinquante mille, à présent. Eh oui, j'ai augmenté mon prix, monsieur von Dorsday. Il faut que je lui montre le télégramme, sinon il ne me croira pas, il pensera que je veux faire un bénéfice dans l'affaire. Je vais faire porter la dépêche dans sa chambre, avec un mot de ma main. À mon plus grand regret, monsieur von Dorsday, je vous confirme qu'il s'agit désormais de cinquante mille. Cela vous est certainement égal. Je suis persuadée que votre requête n'était pas sérieuse. Car vous êtes vicomte et gentleman. Demain matin, sans faute, vous ferez parvenir à Fiala les cinquante mille florins dont dépend la vie de mon père. Je compte sur vous. – 'Mais bien entendu, chère mademoiselle, j'enverrai même cent mille, au cas où, sans aucune contrepartie, et par ailleurs, je m'engage dès aujourd'hui à subvenir à l'entretien de toute votre famille, à rembourser les dettes contractées à la Bourse par monsieur votre papa et à restituer tous les biens pupillaires détournés.' Adresse toujours Fiala. Hahaha ! Je reconnais bien là le vicomte von Esperies. Tout cela est absurde. Qu'est-ce qui me reste, comme solution ? Pas le choix, je dois le faire, je dois faire tout ce qu'exige monsieur von Dorsday pour que papa ait son argent demain, – pour qu'il n'aille pas en prison, pour qu'il ne se suicide pas. Et je vais m'exécuter. Et je vais le faire. Oui, je vais le faire, même si c'est en pure perte.

Dans six mois, on en sera au même point qu'aujourd'hui ! Dans un mois ! – Mais ce ne sera plus mon problème. Je me sacrifie une fois, pas deux. Non, jamais, plus jamais. Voilà ce que je dis à papa dès que je rentre à Vienne. Et après je pars de la maison, je vais n'importe où. Je vais en parler à Fred. C'est le seul qui m'aime vraiment. Mais je n'en suis pas encore là. Je ne suis pas encore à Vienne, je suis encore à Martino di Castrozza. Rien n'est encore fait. Bon, on fait quoi ? Ça, c'est le télégramme. Qu'est-ce que je fais avec ce télégramme ? Je le savais, tout à l'heure. Il faut que je le fasse porter dans sa chambre. Et quoi d'autre ? Avec un mot de ma part. Alors, qu'est-ce que j'écris ? Attendez-moi à minuit. Non, non, non ! Je ne lui donnerai pas l'occasion de triompher. Je refuse, je refuse, je refuse. Dieu merci, les cachets sont là. C'est la seule issue. Où sont-ils, d'ailleurs ? Mon Dieu, on ne me les a quand même pas volés ? Mais non, les voilà. Dans leur boîte. Ils sont tous là ? Oui, tous là. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Je veux juste les avoir sous les yeux, ces chers cachets. Ça n'engage à rien. Si je les mets dans un verre, ça n'engage à rien non plus. Un, deux – mais non, je ne vais pas me suicider. Quelle idée. Trois, quatre, cinq – ce n'est pas assez pour en mourir. Ce serait terrible, si je n'avais plus ce véronal. Je devrais me jeter par la fenêtre et je n'en n'aurais pas le courage. Mais avec le véronal, – on s'endort doucement et on ne se réveille plus, sans douleur, sans souffrance. On se met au lit, on boit le verre d'un trait, on glisse dans les songes et tout est fini. Avant-hier déjà, j'ai pris un cachet et même deux, l'autre jour. Chut ! ne le dire à personne. Aujourd'hui, ce sera juste un peu plus. D'ailleurs, c'est uniquement par précaution. Au cas où ça me dégoûterait trop. Mais pourquoi serais-je dégoûtée ? S'il me touche, je lui crache au visage. Tout simplement.

Mais comment lui faire parvenir ma lettre ? Je ne peux quand même pas faire remettre une lettre à monsieur von Dorsday par la femme de chambre. Le mieux c'est que je descende, je lui parle et je lui montre le télégramme. De toute façon, je dois

«*Else !*»…

«*Else !*»…

Qu'est-ce qu'il y a ? Un chœur de voix ? Avec de l'orgue ? Je chante, moi aussi. Quel est ce chant ? Tout le monde chante. Les forêts, les montagnes, les étoiles. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau. Je n'ai jamais vu une nuit aussi claire. Donne-moi la main, papa. Nous volons ensemble. Le monde est si beau, quand on sait voler. Ne me baise pas la main, je suis ta fille, papa.

«*Else ! Else !*»

Ils appellent de si loin ! Que me veulent-ils ? Ne pas me réveiller. Je dors si bien. Demain matin. Je rêve et je vole. Je vole… vole… vole… dors et rêve… et vole… ne pas me réveiller… demain matin…

«*El…*»

Je vole… je rêve… je dors… je rê… rê – je vo…

Extrait de la publication

DOSSIER

- **Microlectures**
- **Else hystérique ? Notions de psychanalyse**
- **La clé des songes : introduction à l'interprétation des rêves**
- **Les voix du monologue intérieur**
- ***Yvette* de Maupassant : un modèle ?**

Extrait de la publication